

FEUILLETON DU SAMEDI

## LE CHEVALIER LOUIS

PREMIÈRE PARTIE

XX

(Suite.)

Un assez long silence suivit la réponse de de Morvan, Nativa, malgré son assurance ordinaire, semblait atterrée.

—Je vous assure, chevalier, répondit Nativa avec une certaine émotion, que je n'attache pas la même pensée que vous au rôle que vous refusez. Je crois qu'employer la ruse est chose permise lorsqu'il s'agit de rendre un immense service à l'humanité, de faire cesser les brigandages, de punir des monstres de férocité. Cependant, je comprends vos scrupules ; j'ajouterai même qu'ils augmentent, encore mon estime pour vous.

Nativa garda le silence pendant quelques secondes, puis souriant au chevalier avec cette grâce naïve et enfantine que les femmes espagnoles poussent, toujours avec un succès assuré, jusqu'au sublime de la coquetterie :

—Vous voilà, chevalier, lui dit-elle, revenant sans grandes fatigues d'un long voyage. . . .

—Mais il se fait tard, ajouta Nativa, et je dois vous quitter, Chevalier, votre bras.

Elle se leva, et prenant le bras de de Morvan, elle descendit dans le jardin des Tuileries. Au moment où le chevalier sortait de l'établissement de Renard, un laquais lui présenta la note de la collation restée intacte sur la table : cette note se montait à quarante-quatre livres : le jeune homme remit au laquais huit écus de six livres et poursuivit son chemin.

A peine de Morvan et Nativa avaient-ils fait une centaine de pas, qu'ils rencontrèrent ces mêmes jeunes seigneurs, c'est-à-dire de Broglie, Camillac, de la Fare, etc., qui deux heures auparavant avaient accosté avec si peu de respect et tant de laisser-aller la fille du comte de Monterey !

—Tudieu ! s'écria l'un d'eux, dont les yeux animés et le teint brillant permettaient de supposer qu'il sortait de tenir glorieusement table ; tudieu ! chers amis, le hasard nous favorise ! Voici notre énigme d'avant dîner. Rions un peu !

—Monsieur, lui dit de Morvan, cela me contrarierait horriblement de passer mon épée au travers du corps d'un homme sans défense, toutefois, comme il m'est impossible de m'arrêter en ce moment, puisque je suis avec madame, c'est ce que je serai obligé de faire si vous essayez encore d'avoir de l'esprit. . . Oh ! ne vous désolerez pas ! si vous voulez bien prendre la peine de m'attendre, dans cinq minutes je serai de retour.

—Tiens, mais cela me sourit assez, répondit le jeune seigneur, en saluant gracieusement de Morvan. Vous m'avez l'air, monsieur, d'un homme fort agréable dans la conversation, et assez solidement campé sur la hanche. Veuillez présenter mes excuses à madame, et ne pas vous presser ! Je vous attendrai, s'il le faut, jusqu'à ce soir plutôt que de manquer votre retour.

—Quelle folie, chevalier ! dit Nativa à voix basse. Aller ainsi exposer, sans motif, votre vie ! . . .

—Merci de cet intérêt, mademoiselle, répondit de Morvan en aidant Nativa à monter dans son carrosse qu'elle avait laissé près de la porte de la Conférence. Mais ne craignez rien ; les épées bretonnes valent mieux que celles des muguet de Paris et de Versailles.

—N'importe, j'enverrai dans une heure à votre hôtel pour savoir de vos nouvelles. . . Pensez à moi. . . au revoir ! . . .

—Le carrosse partit, et de Morvan le cœur joyeux, en songeant que Nativa redoutait pour lui un danger, resta à la même place jusqu'à ce que le carrosse fût hors de sa vue.

—Allons retrouver à présent mon muguet, se dit-il, puis il se dirigea d'un pas rapide vers l'endroit du jardin des Tuileries où il avait laissé son adversaire inconnu.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

## DEUXIÈME PARTIE

I

Le jeune homme qui avait si malhonnêtement arrêté Nativa, tandis qu'elle était au bras de de Morvan, se nommait le vicomte de Châtillon ; il avait vingt ans, quarante mille livres de rente, et était attaché à la maison de Monsieur, frère du roi.

De Brancas et le marquis de la Fare le sermonnaient doucement sur sa vivacité, lorsqu'en voyant apparaître de Morvan, ils se turent.

—Messieurs, dit le Breton en les saluant, politesse que les courtisans s'empressèrent de lui rendre ; messieurs, j'étais fort affairé tout à l'heure lorsque vous avez bien voulu vous occuper de moi, et je n'ai pu remarquer celui de vous qui m'a fait l'honneur de me promettre ici d'attendre mon retour.

—Monsieur, c'est moi, répondit le vicomte en s'avançant. Vous me voyez encore tout ébaubi des falbalas de votre déesse ! . . . Tudieu ! je donnerais cinquante pistoles pour la connaître plus intimement.

Ces paroles, débitées avec une impudence rare firent monter le sang aux joues de de Morvan ; mais, comprenant que tout emportement serait de mauvais goût et l'exposerait, — ce qu'il craignait par-dessus tout, — à jouer un rôle ridicule devant des courtisans, il parvint, grâce à un puissant effort de volonté, à refouler sa rage dans son cœur sans en rien laisser paraître sur son visage.

—Je ne vous cacherais pas, monsieur, dit-il d'un ton gracieux en s'adressant au vicomte de Châtillon, qu'à peine arrivé de province, je suis encore peu au courant des ressources de Paris ; seriez-vous assez bon pour vouloir bien m'indiquer l'endroit où je dois me rendre pour vous couper la gorge ?

—Tout de suite, monsieur, répondit tranquillement le vicomte de Châtillon : laissez-moi toutefois vous exprimer auparavant, et combien votre caractère me plaît et la joie que j'éprouve d'avoir fait votre connaissance. Vous êtes un homme à conserver ! Foi de gentilhomme, à moins d'un coup de maladresse, je ne vous tuerais pas !

—Et moi, monsieur, en reconnaissance du divertissement que vous me procurez, je m'engage à vous blesser seulement ! . . . Cela vous déplairait-il beaucoup d'avoir l'épaule percée de part en part ?

—Va pour l'épaule de part en part, répéta Châtillon en riant.

—Allons, Châtillon, voilà qui est assez plaisanter, dit le marquis de la Fare en se mêlant à la conversation. Tu n'as pas trop mal attaqué, et monsieur, pour un homme qui arrive de province, s'est assez bravement défendu. Que tout soit fini !

Jusqu'alors de Morvan, à peu près assuré, s'il avait le désavantage dans le dialogue, de reprendre sa revanche sur le terrain, avait supporté d'assez bonne grâce les mauvaises plaisanteries de son adversaire.

En voyant La Fare intervenir dans ce débat et essayer de lui donner une issue pacifique, l'insulte qu'il avait reçue se représenta à de Morvan dans toute son étendue, et, cessant de se contraindre, il se laissa aller à toute sa colère.

—Comment vous nommez-vous, monsieur ? demanda-t-il brusquement à son adversaire.

—Le vicomte de Châtillon, pour vous servir !

—Eh bien ! jour de Dieu ! si vous tardez encore cinq minutes à mettre l'épée à la main, je proclamerai partout que le vicomte de Châtillon est un manant et un lâche !

A cette injure sanglante, le vicomte de Châtillon pâlit affreusement et porta la main à son épée.

—A présent, monsieur le chevalier, que le combat est devenu inévitable, je dois vous avertir que je ferai tout mon possible pour avoir l'honneur de vous tuer. Si vous voulez bien prendre la peine de me suivre, cinq minutes nous suffiront pour nous rendre au Grand-Cours.

On désignait en 1695, par Grand-Cours la promenade contiguë à celle du Cours-la-Reine.

Quelques années plus tard, le Grand-Cours, planté d'arbres, prit le nom, qu'il porte encore aujourd'hui, des *Champs-Élysées*.

—Ne craignez-vous pas, messieurs, que nous ne soyons dérangés ? demanda de Morvan aux jeunes seigneurs, lorsqu'ils furent arrivés sur le lieu désigné pour le combat ; j'aperçois de tous les côtés des promeneurs.

—Que cela ne vous inquiète point, lui répondit de La Fare, nos précautions sont prises.

Le marquis, tout en prononçant ces mots, frappa à la porte d'une maisonnette ; cette maisonnette, ainsi qu'un petit jardin qui en dépendait, était entourée par une haie, vive et touffue, barrière infranchissable aux regards des curieux et des passants.

La porte s'ouvrit aussitôt et les jeunes gens entrèrent.

—Antoine, dit le marquis de La Fare en s'adressant au gardien de la maisonnette, vieux paysan à la figure calme et placide, va préparer le lit et envoie quérir un médecin.

Antoine était, à ce qu'il paraît, fort habitué à ces sortes d'affaires, car cet ordre ne lui causa ni émotion ni surprise. Les jeunes gens passèrent dans le jardin.

Une large allée bien battue et sablée avec soin coupait le jardin en deux, et présentait un excellent terrain pour tirer l'épée. De Morvan s'empressa de jeter bas ses vêtements : son adversaire l'imita.

—Monsieur le chevalier, lui dit le vicomte de Châtillon, je dois vous répéter que mon intention formelle est de vous charger vigoureusement et à outrance. Vous êtes de trop bonne noblesse pour que je songe à vous ménager. . .

—Je vous remercie infiniment de vos bienveillantes intentions, répondit de Morvan ; quant à moi, vicomte, je vous demanderai la permission, en ma qualité de Breton tenace, de persévérer dans mon premier dessein.

—Quel dessein, je vous prie, chevalier ?

—De vous traverser l'épaule. . .

—Ah ! c'est juste. J'avais oublié le coup d'épée promis. . .

Nocé et Camillac, par suite d'un accord tacite, se placèrent alors près de de Morvan, qui les remercia de leur concours par une inclination de tête ; La Fare et de Broglie se rangèrent à côté de Châtillon. Les deux adversaires mirent l'épée à la main et tombèrent en garde.

—Allez, messieurs, dit le marquis de La Fare.

La partie s'engagea.